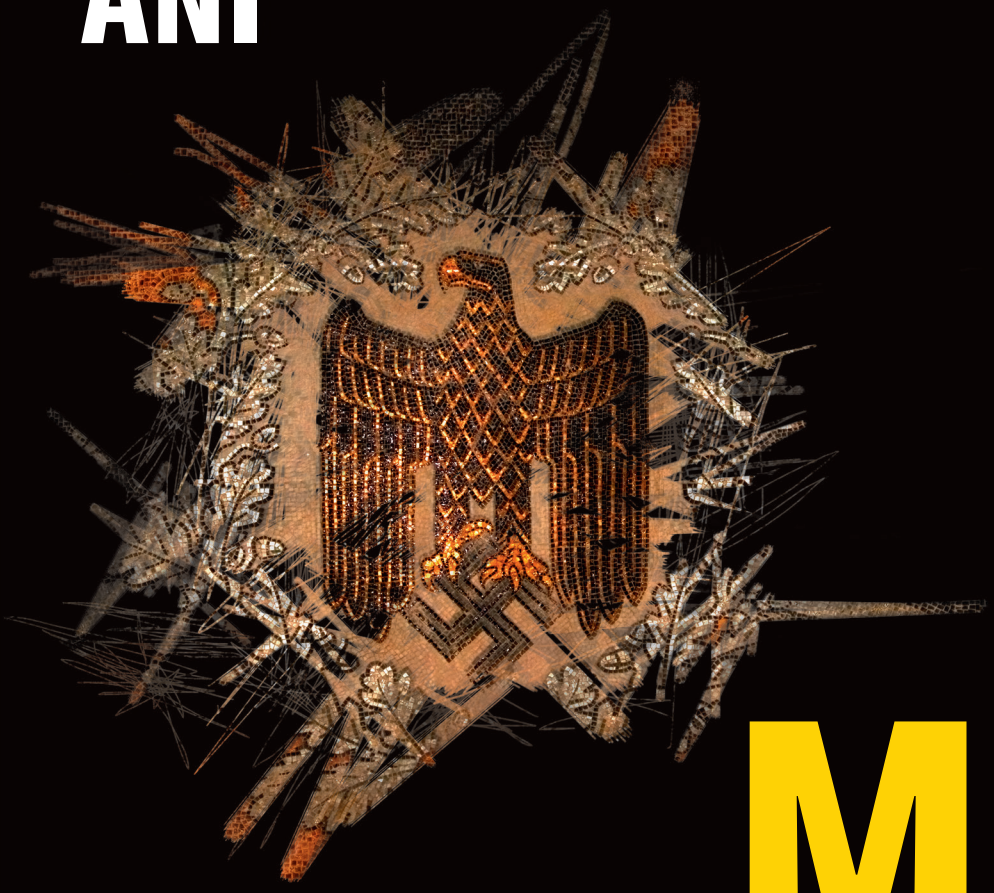
FRIEDRICH ANI



M

Une enquête de Tabor Süden

Jacqueline Chambon NOIR

M comme Munich, où pullulent les groupuscules nostalgiques du III^e^ Reich. Mais Siegfried Denning, que le célèbre détective Tabor Süden est chargé de retrouver, est-il un néonazi ou un policier infiltré dans ces milieux ? Et qui est vraiment Mia Bischof, qui a signalé sa disparition et semble pourtant si peu le connaître ? Journaliste parfaitement respectable, elle n'en est pas moins la fille d'un homme qui accueille dans son hôtel les congrès de l'extrême droite. Tout le monde avance masqué dans cet univers où règnent le mensonge et la manipulation – même la police.

Ani est passé maître dans l'art de plonger le lecteur dans une sorte de brouillard moral où innocents et coupables se croisent et se confondent, d'où la vérité ne pourra qu'émerger salie et comme compromise. Un suspense admirablement mené et une écriture habile à restituer le climat angoissant né d'un arrière-fond politique toujours vivace.

FRIEDRICH ANI

Friedrich Ani est né en 1959 en Bavière d'un père syrien et d'une mère silésienne. Avec ses héros récurrents – Tabor Süden, Polonius Fischer l'ancien moine ou Jonas Vogel le commissaire aveugle –, il est devenu en Allemagne l'un des auteurs de romans policiers les plus connus. Cinq fois récompensé par le Deutschen Krimipreis, ses livres, dont plusieurs ont été portés à l'écran, caracolent en tête des ventes. Il a écrit le scénario de très nombreuses séries allemandes dont le très populaire Tatort.

DU MÊME AUTEUR

LE DROIT DU SANG, Le Serpent à plumes, 2004.

Photographie de couverture : © Nathan Wright / Trigger Image

Titre original :
M
© Droemersche Verlagsanstalt Th. Knaur Nachf. Gmbh & Co. KG, Munich, 2013
Cet ouvrage est proposé à l'éditeur français par l'agence EDITIO DIALOG, Lille

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-04992-8

Friedrich Ani

M

Une enquête de Tabor Süden

roman policier traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Jacqueline Chambon

First you dream, then you die.

Cornell Woolrich

Première partie

1

Le jour des dix ans de la mort de son fils, Edith Liebergesell prit brusquement conscience qu'elle n'avait plus invité personne dans son appartement depuis un temps immémorial. Alors qu'elle était assise sur le canapé en cuir noir et attendait que coulent ses larmes, son regard s'échappa du cachot de ses yeux obscurcis par le souvenir et tomba sur l'assortiment de bougies qui étaient disposées côte à côte sur la bibliothèque basse, vertes et jaunes et rouges et blanches et brunes et beiges et violettes et ocre. Quatorze bougies, chacune haute de dix centimètres environ, sans décoration, toutes avec une mèche blanche, toutes achetées dans l'unique but de tenir compagnie par leur éclat joyeux aux invités en train de manger, de boire et de parler.

Voilà ce qu'Edith Liebergesell se représentait, pendant qu'elle se tenait assise au bord du canapé, la photo encadrée à la main : la présence naturelle de gens qui se sentaient proches même sans lumière électrique. Qui fumaient ou bien ne fumaient pas ; qui étaient célibataires ou d'authentiques solitaires ; qui, chez eux, avaient une famille ou bien un chien ; qui, lorsqu'ils parlaient, étaient entourés d'auditeurs et pas de gens réduits au mutisme ; qui se regardaient et s'embrassaient sur le pas de la porte et voulaient aider à débarrasser et à faire la vaisselle et n'avaient aucune chance face à la résolution de leur hôtesse. Qui laissaient derrière eux un silence dans lequel les bougies faisaient entendre la musique de leur crépitement, longtemps après minuit, quand le vin au fond des verres commençait à sécher ainsi que les reliefs de repas dans les assiettes.

Voilà comment tout aurait pu se passer, dit-elle en silence, et elle demanda à la photo dans ses mains pourquoi elle ne remarquait que maintenant qu'il n'y avait personne à part elle.

Puis des larmes. La chambre sombra devant ses yeux, et lorsqu'elle émergea, il faisait nuit noire devant les fenêtres et dans son appartement. Edith Liebergesell voulut se lever mais elle n'y parvint pas. Quelque chose – pas ses misérables kilos en trop, pas la douleur, pas le silence désespéré, pas la crainte de la lumière qu'elle allait être contrainte d'allumer – la força à rester assise et à ne pas lâcher la photo. Quelque chose qui la sidérait, qui lui fit lever la tête et regarder vers le couloir, à travers le cadre de la porte qui avait été sortie de ses gonds. Dans le couloir, tout était noir. Pourtant, quelque chose n'était pas comme d'habitude, quelque chose n'était pas dans l'ordre accoutumé, quelque chose poussait Edith Liebergesell à glisser encore plus au bord du canapé et à serrer les genoux et à retenir son souffle, jusqu'à pousser un profond soupir qui l'effraya elle-même.

La photo lui glissa des mains et tomba sur le parquet. Le verre ne se brisa pas. Elle se pencha, saisit un coin du cadre entre le pouce et l'index et le leva. Elle contempla le visage, familier et baigné d'ombres, du petit garçon aux yeux étroits et fatigués, puis elle regarda de nouveau vers la porte. Elle inspira profondément, la bouche ouverte, ce qui résonna comme un râle en plein sommeil, puis elle se leva d'un seul coup.

Ce qui venait tout juste de l'abattre et de la troubler semblait à présent jaillir hors d'elle comme dans une explosion.

À cet instant, une pensée fracassa toutes les autres, un sentiment devint incandescent en elle sans qu'elle sût ce qui avait pu l'allumer, cependant elle s'abandonna à lui sans résistance. C'est arrivé, pensa-t-elle du fond du cœur. Le moment est venu, aujourd'hui et à partir de cette heure.

Dix ans après l'enlèvement et l'assassinat d'Ingmar, Edith Liebergesell était debout dans son appartement, saisie par l'idée que son deuil n'était plus, désormais, un processus sanglant mais une cicatrice qui faisait partie d'elle comme sa voix. C'était une part de sa personnalité. La mort d'Ingmar n'appartenait plus au coupable,

mais à elle seule, sa mère. Pour un peu, elle se serait remise à pleurer. Elle reposa la photo encadrée sur l'étagère, appuya sur l'interrupteur à côté de la porte et décida d'allumer les bougies, toutes les quatorze, dix pour son fils, deux pour son père et deux pour elle. Juste avant de les distribuer dans le salon, le couloir, la cuisine et la salle de bains, elle fuma une cigarette, la fenêtre grande ouverte. Aurait-elle dû comprendre qu'elle n'avait aucun pouvoir sur les événements du passé et les échos de sa mémoire aussi longtemps que le meurtre d'Ingmar conférait un présent au coupable ?

Ce qu'il y avait de mieux dans les conversations avec son père, c'était la certitude qu'il pourrait les poursuivre éternellement. Il avait l'expérience de ce genre de conversation dans le crépuscule qui fuyait ou dans les ombres mouvantes d'une chambre. Il en vivait presque, à cause de Martin Heuer. Depuis de nombreuses années, qui ne comptaient même pas double et lui semblaient pourtant des décennies, Tabor Süden discutait avec son meilleur ami des affaires de la journée et déchargeait sur lui le bric-à-brac de ses pensées. Et avec qui d'autre aurait-il bien pu parler, en dehors de l'homme dont la proximité était son foyer depuis le jour où sa mère était morte ? Et depuis ce jour où son père avait décidé de disparaître, jusqu'à ce que, trois ans plus tard, il laisse réellement derrière lui une chaise vide, son blouson en cuir, une lettre incompréhensible et une cuisine sans le moindre pain de consolation.

Cela s'était passé un dimanche, deux jours avant le soir de Noël. Bien que Tabor eût déjà seize ans et l'habitude de s'appuyer contre les murs blancs de la solitude ainsi que de ne plus poser de questions à sa mère morte, à Dieu et à la Madone dans l'église – au lieu de cela, il lisait des poèmes, écoutait de la musique et étreignait les arbres dans la forêt –, la maison, cet après-midi-là, lui semblait être un vaisseau spatial oublié au plus profond de l'univers.

Et lorsqu'il sortit, l'obscurité le happa dans un tourbillon d'angoisse et de colère, dans lequel il aurait sans doute perdu ou étouffé tout espoir si son meilleur ami, tel un ange avec moustaches, parka et clope au bec, n'était pas apparu comme sorti du néant du monde. Martin le chassa sans détour du bord du lac et

le redirigea vers la Alte Schmiede[1], où Evi servait aussi de la bière aux adolescents, et avec un plaisir particulier à Tabor, qu'elle aurait ramené chez elle sur-le-champ si elle n'avait pas eu trente ans de plus que lui et un dangereux abruti pour époux. Plus tard, deux policiers étaient apparus, non pas pour faire appliquer la loi sur la protection des mineurs dans les établissements publics mais pour chercher le garçon que sa tante Lisbeth et son oncle Willibald avaient fait porter disparu. C'était chez ces deux-là que Tabor devait désormais vivre. Son père avait réglé au moins cela, secrètement, quoique seulement le jour de sa disparition, comme Süden l'apprit plus tard.

Au fond, Martin Heuer ne l'avait plus quitté à compter de ce moment – jusqu'à cette nuit où il avait grimpé dans une benne à ordures de Berg am Laim, avait refermé le couvercle et s'était tiré une balle de Heckler & Koch dans la tête. Cela faisait des années que les étoiles dans le ciel reflétaient la douleur noire de Martin, pourtant Süden n'avait pu empêcher son passage à l'acte. Depuis, il avait accepté qu'aucune culpabilité ne pèse sur lui – qu'aucune, en tout cas, dût peser sur lui, comme Martin le lui assurait sans relâche depuis les cieux.

Martin gisait à côté de Krescenzia Wohlgemuth, la veuve d'un épicier quincaillier, au cimetière Waldfriedhof, entouré de dizaines de milliers de morts, et il écoutait patiemment, parce qu'il n'avait pas le choix, les discours de Süden qui, aujourd'hui encore, recherchait des personnes disparues.

Depuis quelque temps, Süden parlait également avec son père, qui reposait à quelques centaines de mètres de la tombe de Martin. Cependant, Süden ne connaissait pas l'endroit exact où ses cendres avaient été enfouies à trois mètres sous terre, quelque part sur le terrain des anonymes, dans un de ces carrés couverts de terre dont seuls les fossoyeurs connaissaient l'ordonnancement.

À son retour à Munich – Süden n'avait pas la moindre idée de l'endroit où son père avait pu se fourrer pendant toutes ces années –, Branko Süden avait fait disposer par voie testamentaire

1. « La vieille forge. » *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

qu'on l'incinère et qu'on inhume anonymement son urne. Ainsi, se dit Süden, le cercle s'était refermé : jamais il ne saurait où son père était allé se fourrer de son vivant et jamais il ne saurait où étaient passées ses cendres après sa mort. Un étranger était mort, son père. Pourtant, Süden s'adressait à lui comme à un proche, sur le dos duquel il avait fait du cheval, dont la voix l'avait bercé dans son sommeil, dont il avait stoppé les penalties.

Ces discours n'étaient pas un fouillis de pensées, pas un murmure, la bouche mi-close. Lorsque Süden dialoguait avec son père, il n'avait pas d'égards pour les visiteurs épars dans le cimetière ou pour les corneilles qui voulaient picorer tranquillement dans l'herbe. Marchant en long et en large, agitant parfois sans faire exprès une main en l'air, comme entraîné par ses propres paroles, il s'adressait à la terre d'une voix ferme. Il haranguait également les buissons, les hêtres et les sapins, dans la lumière qui baissait – avec, en fond sonore, le grondement monotone de l'autoroute toute proche et les cris des oiseaux bleu-noir qui, peut-être, craignaient pour leur domination vocale. Alors Süden levait la tête et les regardait entamer avec des battements d'ailes faussement pesants leur jeu du changement incessant de cime, dont le but était peut-être de le perturber ou de l'énerver jusqu'à ce que le destructeur de silence qu'il était comprît que cette partie du cimetière n'était pas une scène appropriée pour les bipèdes qui s'exhibaient comme lui.

Depuis sa jeunesse, Süden prenait les corneilles pour des envoyées de l'enfer. Il était convaincu qu'elles comprenaient chaque mot et que la nuit, lorsque les portes du cimetière étaient fermées, elles écoutaient le chant des morts à la flamme rouge et vacillante des chandelles et s'entraînaient à imiter leur voix afin, le jour venu, de consoler les vivants ou de se moquer d'eux. Süden ne se laissait pas déranger. Il s'adressait aux branchages ou bien se penchait vers une corneille qui sautillait diligemment devant lui, comme pour lui indiquer la sortie.

Mais il retournait toujours vers le muret et les buissons. C'était là que les parents des défunts, désemparés, laissaient les images et les cadeaux, les figurines en bois ou en plastique, les portraits plastifiés, les cierges et les bouquets de fleurs. Une décoration funéraire

pour des tombes invisibles, un rituel incantatoire dans un univers fait d'incompréhension.

Plusieurs fois, Süden avait été témoin des insultes dont une femme abreuvait sa sœur décédée parce qu'elle s'était « tirée comme ça, sans égard pour aucun de nous » et qu'elle s'était « enfouie dans la terre ni vu, ni connu, comme un chien ». Et un vieil homme frappait la terre de sa béquille jusqu'à l'épuisement en crachant des jurons et un nom que Süden ne distinguait pas à cette distance, ne s'arrêtant que lorsqu'une quinte de toux l'y forçait ou que sa béquille en tombant l'obligeait péniblement à se baisser.

L'un des fossoyeurs habillés de gris sombre – Süden persistait à les qualifier de croque-morts – lui avait appris que le nombre d'enterrements anonymes augmentait continuellement, on en était actuellement à près de neuf cents par an. « C'est que les gens ne veulent plus être une charge pour quiconque. »

Son père aussi, pensa Süden, ne voulait pas être une charge pour qui que ce soit, de son vivant déjà. C'était pour cette raison que Branko Süden avait disparu jadis, parce qu'il ne voulait plus infliger plus longtemps sa souffrance intérieure à son fils. En disparaissant dans l'anonymat, il avait pourtant augmenté cette charge à un degré insoutenable – pendant deux ans, en tout cas, jusqu'à ce que Tabor eût dix-huit ans et qu'il emménage dans son premier appartement en ville, avec Martin, le gardien de son seuil.

Il ne faisait plus de reproches à son père depuis longtemps. Il aurait simplement aimé parler avec lui. Il aurait aimé l'écouter. Il aurait aimé apprendre quelque chose de lui. Des trucs de père et de fils, adressés à l'air, à ses chaussures, à la corneille du voisinage. Pourtant, une expérience de douze ans au sein du service des personnes disparues de la Kripo lui avait appris que les trucs de père et de fils ou de mère et de fille et d'enfant et de famille et de frère et sœur restaient la plupart du temps des illusions, suscitées par la mort, la disparition ou la nécessité de continuer à vivre habité d'un sentiment de perte dont on n'était pas responsable.

Seize ans, se dit Süden, c'était le temps qu'il avait eu pour parler avec son père. Seize ans, c'était le nombre d'années qu'ils avaient vécu sous le même toit. Pendant seize ans, il n'y avait rien eu entre

eux en dehors du silence que le père léguait au fils et d'une brassée d'indulgences que le fils offrait au père à chacun de ses anniversaires, suite à quoi ils s'étreignaient. Après la mort de la mère, le legs du père devenait plus important encore et le cadeau du fils, plus dévoué, et ils s'étreignaient dans une proximité nouvelle qui n'était, en réalité, rien qu'un abîme. Puisqu'ils en avaient conscience tous les deux, que pouvait lui reprocher Süden, sur ce pré des anonymes ? À quel autre endroit son père inconnu aurait-il pu trouver son dernier repos ?

Jusqu'ici, Süden n'avait encore laissé aucun cadeau. Il n'aurait pas su lequel apporter. Pas question de donner l'unique photo qu'il possédait de son père. De plus – et en dépit, bizarrement, de l'éducation catholique qu'il avait reçue et de sa carrière de servant d'autel, Süden avait avancé jusqu'au stade de lecteur de la messe –, il se méfiait de la plupart des visiteurs de cimetière. Ils volaient. Celui qui chapardait des arrosoirs en plastique destinés à l'usage collectif et des bougies à couvercle posées sur la tombe d'autrui n'allait certainement pas reculer devant les cadeaux destinés aux anonymes. Et à moins qu'il ait mal vu au cours de sa dernière visite, il manquait cette fois-ci deux élans en peluche et une bougie à trois mèches. Ceci mis à part, se dit Süden, son père n'attendait pas de cadeau.

Avant de quitter le cimetière en ce premier jour de février, il dit quelques mots au sujet du cas qui l'occupait en ce moment, une disparition mystérieuse qu'il devait élucider pour le compte de l'agence Liebergesell.

L'amant – ou le compagnon ? – de la journaliste Mia Bischof était censé avoir disparu sans laisser de trace depuis plus d'une semaine. Au dire de la jeune femme, ce chauffeur de taxi de cinquante-quatre ans avait quitté son appartement le 22 janvier en fin d'après-midi pour aller commencer son service de nuit auprès de son employeur. Celui-ci cependant déclarait avoir reçu un coup de fil de son collaborateur Siegfried Denning l'informant qu'il avait la grippe, qu'il prenait quelques jours de congé et qu'il le rappellerait mercredi ou jeudi. Aux détectives, chez lesquels

elle s'était présentée deux jours auparavant, Mia Bischof avait dit qu'elle n'avait pu joindre Denning ni sur son portable, éteint en permanence, ni sur son fixe, déconnecté de tout répondeur, et qu'elle ne l'avait pas non plus trouvé chez lui. Elle ne possédait pas la clef de son appartement dans la Wilramstraße, mais des voisins lui auraient dit ne pas avoir vu Denning depuis longtemps. La police, raconta Süden à son père, lui conseillait la démarche habituelle : la patience. Comme rien ne laissait supposer un suicide ou un crime, qu'il n'existait donc pas, en l'état actuel des choses, une menace concrète pour la vie ou l'intégrité physique, les policiers ne pouvaient rien entreprendre. Le droit assurait à tout citoyen âgé de plus de dix-huit ans la liberté de s'en aller, de mettre les voiles, de prendre la clef des champs, sans prévenir.

Süden n'avait guère besoin d'expliquer cela plus en détail à son père. Branko Süden avait mis ce droit à profit.

Quant aux questions qu'il posait, Süden ne recevait aucune réponse satisfaisante, en dépit du fait qu'une des corneilles commentait en permanence son monologue, en se donnant de grands airs de surcroît. « Ils mentent tous ! » s'écria Süden dans sa direction. Il voulait parler des proches, des amis, des collègues, des amoureux, des compagnes, des époux. Il n'était pas rare que la disparition soudaine d'un être humain ouvre la porte recouverte de papier peint donnant sur un monde parallèle jusque-là soigneusement dissimulé et dans lequel chaque personne qui prétendait à présent être surprise et effrayée possédait son propre recoin, son coffre à soi bourré à craquer du bric-à-brac sentimental le plus personnel.

Quand exactement Denning et Mia Bischof s'étaient-ils rencontrés ? demanda Süden. Il y a environ un an de cela, avait répondu la journaliste. Le patron de la compagnie de taxis, lui, était convaincu que Denning avait une relation stable depuis au moins deux ans. Pourquoi Mia ne possédait-elle pas la clef de l'appartement de Denning, s'ils étaient si intimes ? Parce qu'il n'en avait pas reçu non plus de son appartement à elle ? Et pourquoi cela ? Denning avait-il réellement des tendances suicidaires, comme Mia y avait fait allusion devant les détectives de l'agence,

alors qu'elle n'en avait rien dit aux policiers, parce que cela lui « faisait honte » ? Elle se sentait honteuse, mais elle se rendait tout de même au commissariat. Pourquoi ? Elle pensait que la police rechercherait son ami de toute façon, puisqu'il avait disparu sans laisser de trace.

Les gens naïfs, dit Süden à son père, pensent peut-être ainsi, mais une journaliste de trente-huit ans, éclairée et intelligente, comme Mia Bischof ? Une femme comme elle éprouverait-elle de la gêne devant des policiers en raison des dépressions ou autres souffrances psychologiques de son partenaire ? Et cela, alors qu'après deux jours d'attente angoissée, elle avait décidé de faire quand même appel à la police ? Qu'est-ce qui ne collait pas dans sa façon d'agir ?

Ou bien Süden évaluait-il mal les choses ? C'était possible et cela lui était arrivé du temps où il était commissaire. Le premier des commandements, face à une disparition, était de ne pas songer à un cas comparable. Chaque personne disparue avait sa propre histoire, unique en son genre, avec ses origines et relations de cause à effet bien à elle. La vérité était souvent enfouie plus profondément que la cendre des anonymes au Waldfriedhof. Et de même qu'en cas de doutes légitimes quant à la cause d'un décès, un tribunal pouvait ordonner l'exhumation et un médecin légiste pouvait retrouver des traces de poison anorganique jusque dans les cendres, de même un enquêteur expérimenté pouvait s'enfoncer en creusant couche par couche jusqu'au centre du monde derrière le mur couvert de papier peint. Ce qu'il y trouvait ne correspondait quasiment jamais à ce qu'il savait déjà.

Autrefois, Süden avait traité chaque cas avec la plus grande intensité possible et il était devenu une part de ce monde secret pour l'éclaircissement duquel on le payait. Il avait décidé qu'il ne voulait plus de cela.

C'était aujourd'hui la première fois qu'il en parlait à son père. Dorénavant, il voulait afficher un comportement et une façon d'agir plus sobres, plus détendus, plus fonctionnels, y compris vis-à-vis de lui-même. Ce n'était pas, se dit-il une fois revenu près de l'autel en plein air couvert de petits cadeaux, une décision

consciente, plutôt un sentiment qui commençait à le guider. C'était décidé. Un calme inhabituel monta en lui, un souffle presque allègre transporta ses paroles au-dessus du champ. Au moment de lever le bras pour faire un signe d'adieu, comme il le faisait chaque fois qu'il prenait congé de son père, il s'interrompit et regarda le buisson sans feuilles, grisâtre, devant lequel il était. Le buisson était vide, il ne portait ni ornement, ni boule de sapin de Noël, ni couronne de lumière. Sans y avoir réfléchi au préalable, Süden ouvrit la fermeture éclair de son blouson en cuir et saisit le collier qu'il portait depuis qu'il avait treize ans. C'était un chaman indien qui lui avait fait cadeau du bandeau en cuir orné d'une pierre bleue. Dans la pierre était gravé un motif représentant un aigle. Aujourd'hui encore, Süden n'avait pas la moindre idée d'où son père connaissait cet homme, médecin, ou ses amis allemands. Ils avaient pris l'avion pour les États-Unis, dans l'espoir d'une dernière chance pour sa mère gravement malade. Mais elle était morte peu après leur retour. En dépit de cela, Süden avait toujours conservé le collier ainsi que le vieux tambour en bois de mélèze, tendu d'une peau de renne, dont l'Indien lui avait également fait cadeau.

À présent, l'amulette se balançait sur la branche sèche d'un buisson famélique, ébouriffé par le vent, à l'écart des autres cadeaux. Süden remonta la fermeture de son blouson, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux. Il était resté beaucoup plus longtemps dans le cimetière que prévu. Il devait se dépêcher. Sa collègue Patrizia l'attendait à l'agence d'investigation, pendant que son collègue Kreutzer accomplissait la mission qu'il lui avait confiée ce matin. En ce moment, ils n'étaient que trois, car leur patronne avait pris congé du lundi au vendredi, pour raisons personnelles.

Il n'allait pas se laisser bousculer. Il allait mettre posément un pied devant l'autre, sans nudité intérieure, détendu, comme il seyait à son âge et à son expérience.

Aurait-il dû se douter que le cas dont il avait parlé à son père allait le conduire à travers une porte recouverte de papier peint derrière laquelle son annihilation n'était plus qu'une question de temps ?

2

Mia Bischof ne doutait pas de sa vie. Depuis son enfance, toutes ses pensées et ses actions obéissaient aux valeurs que son père lui avait inculquées. Il l'avait encouragée et soutenue dans la poursuite de ses objectifs, dès le lycée, où elle avait été une élève médiocre qui, à force de discipline stricte, avait réussi à obtenir une moyenne de 1,9[1] au bac.

Bien qu'elle ait interrompu ses études, elle avait obtenu une place de stagiaire au *Tagesanzeiger*[2] et, au bout de deux ans, un poste de rédactrice à la section régionale du quotidien. Elle y travaillait toujours, estimée de ses collègues, appréciée des lecteurs. Elle continuait à entretenir une relation étroite avec son père, qui gérait un hôtel au bord du lac de Starnberg – ses souvenirs d'enfance les plus vivaces avaient pour décor la grande terrasse et le hall – en dépit du fait qu'elle s'était installée à Munich avec sa mère à l'âge de six ans et qu'elle avait rarement revu son père au cours des années qui avaient suivi. Cela avait changé dans son adolescence. Aujourd'hui, elle ne rendait visite à sa mère que quatre fois par an tout au plus, tandis qu'elle allait voir son père à Starnberg au moins une fois par mois. En dehors de son activité professionnelle, elle donnait bénévolement des cours de natation aux enfants et des coups de main dans une crèche de Neuhausen, le quartier où elle habitait.

1. Soit environ 16,5 sur 20.
2. Quotidien munichois fictif, à ne pas confondre avec son homonyme zurichois *Tages-Anzeiger*.

Lorsque cet homme était apparu dans sa vie environ un an auparavant – elle ne se souvenait plus de la date exacte, uniquement de la première fois qu'elle avait couché avec lui –, elle ne l'avait pas trouvé assez spectaculaire pour changer la vie qu'elle avait menée jusque-là. Jamais personne n'avait eu la moindre influence sur sa vie. Elle ne le souffrait que d'une seule personne, son père. Elle continuait à se confier à lui lorsqu'elle devait prendre une décision importante ou que le monde qui l'entourait la désespérait. Elle n'avait pas encore parlé de Denning à son père – c'était le nom de l'homme chez lequel elle passait régulièrement la nuit depuis six mois. Elle n'avait pas d'explication à cela, ce qui l'étonnait elle-même. Elle avait eu d'autres hommes, elle les avait emmenés à Starnberg pour passer une nuit dans l'hôtel de son père. À peine majeure, elle avait même été mariée et décidée à fonder une famille, à faire des enfants, à créer une communauté indestructible. Que rien de tout cela ne se fût réalisé, c'était sa faute, elle le savait, même si son mari affirmait le contraire et s'accusait lui-même. Il y a bien longtemps et c'est bel et bien fini, se dit-elle.

Ce n'était pas fini. Cet homme qui avait seize ans de plus qu'elle, avec sa voix rauque et ses yeux bleus, avec son corps puissant et impérieux, déclenchait en elle une sensation brûlante qu'elle croyait avoir oubliée et suscitait en elle un désir qui la torturait autant que sa disparition abrupte et vexante. Elle aurait dû se rendre compte – vigilante et maligne comme elle croyait l'être – que sa passion pour cet homme ne suffirait jamais à modifier ni à recréer sa vie intérieure.

Mais Mia Bischof était tellement saisie par la sincérité de son désir qu'elle prit la décision, ce matin du 30 janvier, d'aller voir une agence d'investigation dont elle avait trouvé les coordonnées sur Internet et de payer n'importe quel prix pour faire rechercher son bien-aimé.

Elle n'aurait jamais cru pouvoir se mentir à ce point.

3

Derrière le bureau d'aspect chaotique de la patronne était assis un vieil homme malingre vêtu de gris portant des lunettes à monture d'écaille datant des années 1960 et dont les courts cheveux gris-brun étaient plaqués sur le crâne. L'expression souriante de son visage comparée à sa tenue – coupe-vent bas de gamme, chemise bas de gamme, pantalon bas de gamme – paraissait presque colorée. Leonhard Kreutzer avait soixante-huit ans, il était veuf. Jadis, il avait tenu, avec sa femme, une papeterie assez florissante qu'il dut céder à la suite d'un infarctus. Peu de temps après, sa femme mourut. Leonhard Kreutzer s'installa dans un autre quartier et se mit à compter les heures de la journée et les minutes de la nuit. Au centre de sa solitude naquit une rivière d'ennui sur laquelle il se laissa dériver, jusqu'au jour où il reçut un coup de fil et fut invité à une inauguration.

Il connaissait la femme qui ouvrait une agence d'investigation sur la Sendlinger-Tor-Platz de l'époque où elle venait acheter chez lui du matériel scolaire et des bandes dessinées pour son fils Ingmar et où elle était une de ses clientes les plus régulières. Après la mort d'Ingmar, elle était venue plus rarement, parfois uniquement dans le but d'échanger quelques mots. À l'enterrement de la femme de Kreutzer, elle lui avait tenu la main pendant un certain temps devant la tombe ouverte, chose qu'il n'oublierait jamais. Le jour de l'inauguration de l'agence d'investigation Liebergesell, il se tint longtemps hors du cercle des amis et connaissances de l'hôtesse, jusqu'à ce que, vêtu de son costume marron, il se fît violence et

rejoignît Edith Liebergesell devant la fenêtre ouverte où elle était allée griller une cigarette – la quatrième en l'espace de soixante minutes comme il l'avait observé très précisément. Ce qu'il vint lui proposer sembla d'abord l'amuser. Mais ensuite, elle l'écouta d'une façon différente, elle le regarda longuement, elle écrasa sa cigarette dans le cendrier en verre sur le rebord de la fenêtre, prit sa main, la serra fort et dit : « C'est parti, Leo, tentons le coup. »

À partir de ce moment, ils se tutoyèrent et Leonhard Kreutzer eut un nouveau boulot : détective privé. En raison de sa nature timorée, comme il le disait lui-même, il se croyait fait pour les filatures, un homme qui ne sortait pas de la masse grise, qui n'attirait pas l'attention et que personne n'aurait su décrire après coup. De fait, il ne tarda pas à filer des gens avec une efficacité remarquable. Il se mit précautionneusement à faire du jogging afin d'améliorer sa condition physique. Il prit même l'habitude – après des semaines de manipulations pénibles et énervantes – de porter des lentilles de contact molles, quoique sans grand plaisir et uniquement pour les missions délicates. Il fit montre par ailleurs d'une capacité d'écoute très subtile et d'une grande habileté à poser des questions dans les cas de disparitions d'enfants, lorsque les parents, que ce fût par panique ou calcul, faisaient des déclarations en dépit du bon sens.

À l'origine, Edith Liebergesell avait voulu consacrer le plus gros de l'activité de son agence d'investigation à la recherche d'enfants et d'adolescents disparus. Mais elle dut rapidement se rendre compte qu'elle ne pouvait survivre financièrement en se spécialisant de la sorte. Même insatisfaits du travail de la police, certains parents désespérés hésitaient fortement à payer soixante-cinq euros de l'heure pour un détective. Ils préféraient passer par Internet et s'adresser à des organismes privés et bénévoles. Dans certains cas, Edith Liebergesell revoyait ses tarifs à la baisse, sachant parfaitement qu'elle ne faisait que du tort à elle-même et à ses collaborateurs. Elle élargit donc le champ d'activité de son agence d'investigation pour couvrir le spectre classique du détective : filature de personnes aux prises avec des histoires de pension ou d'adultère ; enquête dans l'entourage de débiteurs planqués ou de collaborateurs pas nets d'une entreprise.

Comme Leonhard Kreutzer – « ombre la plus grise de la ville » autoproclamée – dut le constater au bout de quelques semaines, les mandants d'une enquête se distinguaient souvent sur un point fondamental de la personne ciblée : les pires connards c'étaient eux.

Eu égard à ce fait, il était arrivé plus d'une fois que Kreutzer, dans le cadre d'une investigation concernant une affaire privée, mente au client et lui déclare qu'il n'avait pas retrouvé l'épouse ou la compagne recherchée, estimant qu'elle avait bien plus sa place au foyer pour femmes battues où elle s'était réfugiée qu'à son domicile. Sa patronne voyait ces décisions qu'il prenait tout seul avec scepticisme, elle les trouvait limites et presque légères, mais elle n'y avait encore jamais mis un terme. En contrepartie, Kreutzer n'évoquait jamais l'aspect de son bureau, de nature à terrifier les clients potentiels. Dans sa papeterie, il en était sûr, un désordre pareil aurait été mauvais pour les affaires.

Ce bureau donc était couvert d'innombrables carnets de toutes dimensions, de dossiers, de pochettes transparentes, de timbres, d'enveloppes et de coquillages, tout cela pêle-mêle ; et dans le tas, des châtaignes, des boîtes d'allumettes et une quantité incommensurable de stylos et crayons en tout genre, de clefs USB, de post-it multicolores, ainsi que deux agendas de poche. Au milieu trônait un ordinateur portable et derrière, presque inatteignable, un téléphone rouge. Sur l'un des bords de la table en bois se dressait un antique globe, également en bois, tandis que, sur le bord opposé, trônait une lampe de banquier en cuivre jaune poli munie d'un abat-jour en verre couleur émeraude et affublée d'un pied carré – deux objets décoratifs dans un environnement qui ne s'y prêtait aucunement.

Chaque fois que la patronne était partie pour une durée prolongée ou qu'elle était en congé, Kreutzer avait le droit de s'asseoir à son bureau et de traiter avec les clients. À condition qu'il promette au préalable de se servir, s'il le fallait, de l'un ou l'autre carnet, d'un stylo ou d'un crayon, de l'ordinateur portable et du téléphone, mais sans déplacer le reste ne serait-ce que d'un millimètre.

L'agence d'investigation se trouvait au cinquième étage d'une maison construite en 1913 sur le côté est de la Sendlinger-Tor-Platz, au-dessus d'un restaurant et dans le même complexe d'immeubles que les Sendlinger-Tor-Lichtspiele, le plus ancien cinéma de la ville. D'en face leur parvenaient les cloches de l'église évangélique luthérienne St. Matthieu, et depuis la Sonnenstraße, une artère à six voies, le grondement et le vrombissement des voitures et des tramways.

Pour leurs conférences, les détectives se réunissaient autour d'une table rectangulaire devant la baie vitrée, qui servait également à écrire et à se documenter. Kreutzer, Süden et Patrizia Roos disposaient pour cela de deux ordinateurs portables supplémentaires ainsi que de deux téléphones sans fil. Patrizia, trente-quatre ans, arborant une frange soigneusement taillée qui s'arrêtait juste au-dessus des sourcils, travaillait par ailleurs trois jours par semaine dans un bar branché de la Müllerstraße, pas très loin de l'agence. Son objectif, et celui d'Edith Liebergesell, était de réduire son boulot derrière le comptoir à deux jours par semaine au maximum et de devenir une salariée de l'agence, comme Leonhard Kreutzer. Le salaire de Süden avait été fixé par la patronne à deux mille euros mensuels nets, à quoi s'ajoutaient des primes pour toutes les enquêtes couronnées de succès qui avaient demandé des efforts particuliers.

Comme il était un ancien *Hauptkommissar* au traitement mensuel brut élevé, elle lui concédait ce statut particulier qui, de plus, avait un lien direct avec son activité : comme il s'occupait exclusivement des personnes recherchées ou disparues, il avait le droit de travailler chez lui chaque fois qu'il l'estimait nécessaire et il était dispensé des réunions quotidiennes. Au dire d'Edith Liebergesell, il était en charge « de la rue et des chambres ». Elle avait discuté du rôle dévolu à Süden avec Patrizia et Leo et tous les deux avaient été d'accord. Depuis que Süden se montrait régulièrement à l'agence, Patrizia, à sa propre surprise puis à sa joie, avait retrouvé une humeur flirteuse qu'elle avait perdue à force d'être draguée au bar où elle officiait et qui, apparemment, lui revenait comme avant – surtout quand elle surprenait Süden en train de reluquer

son pull-over à grosses mailles, résolument décolleté. Elle avait un faible pour ce genre de pulls et s'y sentait bien. Sa patronne l'avait priée de ne jamais en porter lorsqu'elle menait une enquête à l'extérieur, ce qu'elle trouvait coincé. Mais c'était un de ces ordres qu'on n'avait pas le droit de contester.

Patrizia avait compris, dès le début de son activité de détective à temps partiel, qu'il y avait des sujets dont on ne pouvait pas du tout discuter avec la patronne sinon à sens unique : les tenues vestimentaires, l'utilité des régimes, la dangerosité du tabac, la politique en général et les méthodes de certains policiers du coin en particulier. En dehors de cela, elle appréciait la franchise et Patrizia n'était pas du genre à se faire prier. Elle avait grandi auprès de parents pour qui la libre expression faisait partie des règles élémentaires du vivre ensemble quel que soit l'interlocuteur.

Et le nombre de personnes qui autrefois jetaient un coup d'œil dans sa chambre d'enfant, faisaient un commentaire amical puis retournaient dans la cuisine pour y discuter avec d'autres inconnus, avait paru à Patrizia augmenter d'année en année. Le couloir, la cuisine et le salon se transformaient en permanence en une véritable agora d'hommes et de femmes qui, de toute évidence, n'avaient jamais l'occasion de s'exprimer ailleurs. Patrizia oubliait leur nom au moment même où elle l'entendait. La nuit, quand, couchée dans son lit, elle se demandait qui pouvaient bien être ces hommes barbus à cheveux longs et ces femmes aux tenues bariolées et aux innombrables colliers, sa mère entrait parfois, s'asseyait à côté d'elle et disait des choses comme : « Nous parlons du Chah, cet homme dangereux, et de ses alliés, mais tu n'as pas à t'inquiéter. » Ou bien : « Le Chah est un criminel, mais tu n'as pas besoin d'avoir peur. » Ou bien : « Le Chah est mort. »

Pour Patrizia, qui avait alors quatre ans, ce Chah devait être un frère de ce Strauß que les adultes qualifiaient également de dangereux criminel et d'homme mauvais. Lorsqu'elle faisait ses courses, sa mère se disputait régulièrement avec les commerçants ou leurs clients, qui, apparemment, avaient dit ce qu'il ne fallait pas. Sa mère les haranguait et se faisait insulter par eux, ce qui, visiblement, ne la troublait pas. Ensuite, dans la rue, elle caressait

la tête de sa fille et se contentait de remarquer : « Il faut dire ce qu'on pense, sinon, ça vous rend malade. » Patrizia s'était imprégnée de cette phrase qui était devenue une sorte de mantra de son enfance et de son adolescence. Lorsque, à quinze ou seize ans, elle avait pour la première fois débarqué en trombe dans la cuisine au milieu de la nuit pour réclamer d'une voix forte et ferme le calme absolu parce qu'elle voulait dormir et qu'elle avait le droit de ne pas être dérangée dans le développement de sa personnalité, elle avait récolté des commentaires furieux et des hochements de tête miséricordieux. Quelques minutes plus tard, sa mère était venue dans sa chambre, s'était assise au bord de son lit, lui avait donné un baiser sur le front et lui avait demandé pardon au nom de tous. Elle avait cependant ajouté qu'elles vivaient dans une maison ouverte et donc, par définition, turbulente parfois, et que les invités avaient leur cœur sur la langue. Patrizia se fichait de savoir où les gens fourraient leur cœur, pourvu qu'ils tiennent leur langue.

La « maison » était un appartement de quatre pièces dont chacune était munie d'une porte que l'on pouvait fermer. Mais elle se retint de le faire remarquer, car elle se rendait compte que ce va-et-vient permanent lui donnait un plaisir qu'elle avait du mal à comprendre clairement mais qui lui manquait chaque fois qu'elle était en classe de neige ou en colonie de vacances. Elle avait, de même, pris l'habitude de donner son avis en classe sans se gêner, que ce soit devant les enseignants ou dans la cour de récréation. Plus on la blâmait de se comporter ainsi, plus elle s'obstinait à dire ce qu'elle pensait. Ce ne fut qu'une fois élue déléguée de sa classe puis de l'ensemble des élèves qu'on commença à la louer sans retenue pour son attitude franche, incorruptible, batailleuse et constructive. Lorsque les pages locales d'un quotidien lui consacrèrent un article lui promettant un avenir possible de pédagogue ou de femme politique, elle se rendit compte qu'elle n'avait – ainsi qu'elle l'exprima à une amie – « aucune envie, mais alors zéro, d'être importante ».

Elle ne se laissait pas faire, un point c'est tout. Elle haïssait « ceux qui trichent avec les sentiments et les pensées » et elle aimait mettre ces gens face à leurs contradictions. Mais ce faisant elle ne

poursuivait aucun but. Elle ne voulait ni faire la leçon ni changer qui que ce soit, elle voulait simplement être « directe et droite ». Sa vie future, elle l'imaginait simple, dominée par l'honnêteté, une démarche rectiligne et un balisage mutuel détendu.

Elle avait certes interrompu ses études (allemand, théâtre, anglais) ; ses fiançailles avec un écrivain n'avaient tenu que cinq mois ; elle avait certes abandonné sa formation d'hôtelière au bout d'un an en raison de la crispation générale ainsi que de la malhonnêteté foncière de quelques collègues ; et elle aurait pu mener sa carrière de DJ et de barmaid dans des boîtes plus trendy et des villes plus branchées que le Grizzleys dans la Müllerstraße, pourtant, quand elle faisait un premier bilan, alors qu'elle avait atteint le milieu de la trentaine, elle n'avait pas l'impression de manquer de quoi que ce soit. Néanmoins, la rencontre nocturne avec la détective privée Edith Liebergesell, cette femme à l'ivresse nonchalante, à la cigarette décomplexée, qui renvoyait les dragueurs avec aisance, avait boosté l'idée qu'elle se faisait d'une vie indépendante entourée de gens pensant comme elle et avait élevé le niveau de ses défis personnels.

Pour cette raison, son objectif était de réduire davantage son temps de travail au bar jusqu'au moment où se présenterait l'opportunité d'un emploi durable de détective au sein de l'agence. Entourée d'Edith Liebergesell, de Leonhard Kreutzer et de Tabor Süden, Patrizia aurait pu passer ses journées et ses nuits à observer, étudier des dossiers et enquêter sur place, tant cette communauté qu'ils formaient correspondait au sentiment de proximité qu'elle aimait. Et si Süden, pensait-elle, se taisait moins et se laissait aller plus souvent à discuter à bâtons rompus, ses tentatives de flirt maladroites auraient de véritables chances d'aboutir, même sans pull-over.

Le lundi, quand la femme aux tresses vint les voir, elle la tint pour malhonnête dès qu'elle la vit, bien qu'elle ne pût en rien étayer ce jugement.

Il y a quelque chose de faux chez cette femme, pensa Patrizia Roos en jetant un coup d'œil à Süden qui se tenait contre le

mur, immobile, comme étranger à tout, les mains croisées dans le dos. Il y avait quelque chose de repoussant et de froid chez cette femme.

Son regard raconte autre chose que sa voix, pensa Süden pendant qu'il l'écoutait.

« Continuez, dit Leonhard Kreutzer. Ne préféreriez-vous pas prendre un siège ?

– Non », dit-elle, alors qu'elle aurait préféré s'asseoir. L'homme debout contre le mur la mettait mal à l'aise, bien qu'elle le trouvât intéressant et presque attirant. Depuis qu'elle était entrée dans cette pièce, il n'avait pas encore prononcé un mot. Elle ne se rappelait plus son nom. L'homme plus âgé, qui s'était présenté à la porte d'entrée comme suppléant en l'absence de la patronne, la regardait sans cesse d'un air apitoyé. Elle n'aimait pas cela. Et la jeune femme qui se planquait derrière son ordinateur portable se croyait très maligne, Mia Bischof s'en était rendu compte dès le début.

Quelle idée stupide d'être venue ici, se dit-elle. Dans la cage d'escalier, elle avait encore pensé le contraire. « Je ne suis pas sûre de moi… Je ne suis probablement pas au bon endroit. »

Après un moment d'hésitation, Leonhard Kreutzer se leva et contourna le bureau surchargé. Après avoir accueilli la femme dans le couloir, l'avoir conduite dans le bureau et lui avoir présenté ses collègues, il l'avait priée de s'asseoir à la table oblongue. Comme elle restait debout, il était retourné s'asseoir, parce qu'il avait vu Edith Liebergesell faire la même chose quand un client restait debout, indécis. « Cet homme que vous connaissez a disparu et vous vous faites du souci pour lui », dit-il. Je n'aurais pas dû dire cela, pensa Mia Bischof, j'ai fait une erreur, je dois me tirer d'ici. Pour ne pas paraître impolie, elle dit : « C'est vrai, mais maintenant je pense qu'il cherche uniquement à me faire peur. Il est comme ça, parfois. Il se comporte comme un enfant mal élevé qui veut faire de la peine à sa mère. Il faut vivre avec, ça passe. Je me suis précipitée, excusez-moi, je ne voudrais pas vous faire perdre du temps. Et je dois également aller travailler.

– Où travaillez-vous ? demanda Kreutzer.

– À la rédaction du *Tagesanzeiger*. » Elle s'aperçut que tous les yeux dans la salle étaient fixés sur elle et se mit à tripoter son bonnet de laine à carreaux, duquel dépassaient deux tresses. Puis ce fut le silence. On n'entendait que les bruits assourdis de la rue. L'erreur, qu'elle avait commise pour des raisons qui, en ce moment précis, lui paraissaient totalement mystérieuses, la rendait peu à peu furieuse. Une voix l'arracha à ses pensées.

« Vous ne nous avez pas encore dit comment s'appelle l'homme que vous déclarez disparu. »

L'homme près du mur. Elle le regarda. Chemise blanche, jean noir, du ventre, mal rasé, un collier avec une pierre bleue, des cheveux presque aux épaules ; un solitaire. Elle avait un collègue qui lui ressemblait, mais qui parlait du matin au soir, de préférence de politique locale et de ragots divers. L'homme près du mur lui paraissait imprévisible, du genre à surgir quand on s'y attend le moins. « Il finira bien par revenir », lui dit-elle avant de se retourner. Avant qu'elle eût atteint la porte, Süden était debout à côté d'elle. Elle prit peur, recula d'un pas et son genou heurta le porte-parapluies en fer forgé.

« Vous êtes-vous fait mal ? »

Elle secoua la tête.

« Je suis Tabor Süden et je vais retrouver votre ami. »

Il parlait avec calme et amabilité, d'une voix à la sonorité agréable. Pourtant, il y avait quelque chose dans ses manières qui l'effraya tellement qu'elle fut convaincue, l'espace de quelques secondes, qu'il savait tout sur elle et qu'il allait, l'instant suivant, détruire toute l'œuvre de sa vie.

4

Devant la police, dit Mia Bischof, elle n'avait pas voulu le présenter sous un mauvais jour. « Quand on affirme à propos de quelqu'un qu'il est possible qu'il se fasse du mal, tout le monde vous regarde de travers et vous accuse tout de suite d'en être responsable. J'ai voulu éviter cela.

– Et maintenant, vous ne voulez plus l'éviter », dit Süden. Après qu'il eut amené la femme à s'asseoir à la table près de la fenêtre, il avait pris place en face d'elle, à côté de Patrizia.

Kreutzer était assis, très concentré, au bureau d'Edith, avec vue sur la porte, et il prenait des notes avec un crayon fraîchement taillé, de huit centimètres de long seulement, sur un cahier ligné format DIN-A4, remplissant ligne après ligne d'une écriture dynamique et lisible. Il consignait également les pauses et les tics de la cliente, lorsqu'elle tripotait pour la énième fois la fermeture éclair à moitié descendue de sa doudoune ou qu'elle tirait sur son bonnet, qu'elle n'avait pas ôté. En dehors de cela, elle gardait ses mains croisées sur ses genoux.

Sous sa doudoune grise, elle portait un pull à col roulé noir et une jupe en laine noire qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Ses yeux noirs contrastaient vivement avec ses cheveux blonds et son visage pâle, presque cireux. Ses gestes paraissaient à la fois nerveux et contrôlés. Elle semblait réellement inquiète du sort de son ami ou amant ou compagnon, elle s'efforçait cependant avec la plus grande énergie de dissimuler ses sentiments – un peu comme Süden le faisait pour l'irritation qui le gagnait.

« Je vous demande pardon ? dit Mia Bischof.

– Vous croyez possible que votre compagnon veuille attenter à ses jours.

– Je ne sais pas… mon compagnon… Je ne sais pas si on peut l'appeler ainsi. C'est mon ami, ça oui.

– Il est très important pour vous.

– Oui, naturellement, sans cela je ne… Nous ne nous connaissons que depuis… Je ne sais pas exactement… depuis un an. C'est important ?

– Non, dit Süden. Il a disparu depuis dimanche dernier. »

Kreutzer nota « dimanche, 22 janvier » dans son cahier, s'interrompit, la pointe du crayon à deux centimètres au-dessus du papier, attendit des indications plus précises. Mais Mia se contenta de hocher la tête, de jeter un coup d'œil furtif et méprisant à Patrizia et de remonter un peu plus la fermeture de sa doudoune. À l'extérieur, il faisait trois degrés en dessous de zéro, à l'intérieur, il en faisait au moins vingt au-dessus. On ne pouvait voir si Mia avait froid. Peut-être a-t-elle besoin d'une armure, se dit Patrizia.

« Denning, Siegfried. » Une voix sans timbre, qui paraissait étrangement peu concernée.

« Siegfried Denning, répéta Kreutzer en notant le nom. Quel âge ? » Le crayon levé, prêt à écrire. Süden lui adressa un sourire invisible.

« Pardon ?

– L'âge de votre ami, dit Kreutzer.

– Il avait… il a… je ne sais pas… Il a cinquante ans, la petite cinquantaine.

– Vous ne le savez pas exactement.

– Si, il a… cinquante-quatre ans.

– Cinquante-quatre ans », dit Kreutzer en écrivant.

Il n'échappa pas à Süden que Patrizia pressait ses poings contre son ordinateur portable pour réprimer son impatience. Il savait qu'elle aurait posé d'autres questions, des questions plus dures, et qu'elle aurait forcé la femme soit à fournir une explication claire et convaincante, soit à prendre la porte. Les lèvres serrées,

elle marmonnait dans sa barbe et tambourinait quelquefois sur l'ordinateur avec ses doigts.

En revanche le comportement indécis, fatigant, de la visiteuse suscitait en Süden une forme spéciale d'impassibilité telle qu'il n'en avait encore jamais connu. Jadis, il menait les interrogatoires avec un calme et une patience ostensibles, et obtenait par son silence autant d'informations importantes que de hors sujets futiles. À la fin, il rassemblait les pièces de puzzle qu'il avait collectées pour former l'image d'une chambre qu'habitait l'ombre éloquente d'un disparu qui, peut-être, le mènerait au but. Ce but, c'était de retrouver la personne recherchée, mais pas forcément de la ramener chez elle, quand celle-ci réapprenait à respirer ou du moins à sourire à l'endroit nouveau qu'elle s'était créé.

À présent, constata-t-il, il écoutait avec toute la patience et la concentration requises, mais à bonne distance, comme il se devait pour un enquêteur professionnel. Il pensait davantage à l'aspect matériel de la mission qu'à autre chose. Dans le meilleur des cas, Mia Bischof était une cliente dont la commande devait être menée à bien et non pas une habitante de ces geôles, où Süden s'était efforcé d'apporter de la lumière la moitié de sa vie.

Il se pencha en arrière et dit : « Décrivez-nous les signes de son changement, mademoiselle Bischof. »

À nouveau, elle répondit aussitôt de la même voix sans timbre : « D'une façon ou d'une autre, il n'était plus comme avant. Il ne répondait plus. Je l'ai laissé, je ne suis pas le genre de femme qui dicte à un homme ce qu'il doit faire et dire. J'accepte l'homme comme il est. C'est comme ça que je suis, et j'ai raison. Il n'était pas violent, il n'a jamais été violent, jamais, depuis que je le connais. Ce que je veux dire, c'est qu'il était silencieux, c'est ça qui m'a frappée. Vous pouvez noter ça. Il était silencieux et il paraissait apeuré. Ce n'était pas dans ses habitudes car ce n'est pas un homme à avoir peur, il est courageux. Et puis son portable n'était plus branché et il n'y avait personne chez lui. Il n'a pas de répondeur téléphonique, mais il a une boîte vocale. Déconnectée. J'ai naturellement appelé son chef, le Grec, je tenais quand même à être informée. Le Grec a dit que Siegfried était malade, qu'il ne revenait qu'en